N° Spécial 232 — 28 MARS 1935 — PRIX : 0 fr. 50 — 8, RUE LEGOUVE, PARIS — Publicité dans "La Vérité" POPULAIRE-PUBLICITÉ 5, Rue St-Augustin

PROLÉTAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS !

LA VÉRITÉ

ORGANE DU GROUPE BOLCHEVIK-LÉNINISTE de la S.F.I.O. (Anc. Ligue Communiste

Participation aux frais 1 franc

20 h. 30
MARDI 9 AVRIL
Palais de la Mutualité Salle E

Carte du Parti exigée à l'entrée

Grande Assemblée d'Information *organisée par la tendance*

Bolchevik-Léniniste de la S.F.I.O. (region parisienne)

SUJET TRAITÉ :

APRÈS LES 2 ANS
La situation du Parti devant Le CONGRÈS NATIONAL

RAPPORTEUR :
Francis GÉRARD *(de la tendance B.-L.)*

Après le rapport de Gérard la parole sera donnée aux leaders des autres tendances représentées, avec un temps égal de parole pour chacun

ENCORE UNE FOIS, OÙ VA LA FRANCE ?

Au moment où Flandin succéda à Doumergue, nous avons posé devant l'avant-garde prolétarienne la question : « Où va la France ? » (*Vérité*, N° 226, du 9 novembre 1934.) Les quatre mois et demi écoulés n'ont rien changé d'essentiel et n'ont affaibli ni notre analyse, ni notre pronostic. Le peuple français est arrivé à un carrefour : une voie mène à la révolution socialiste; l'autre — à la catastrophe fasciste. Le choix de la voie dépend du prolétariat. A sa tête se trouve son avant-garde organisée. Nous posons de nouveau la question : « Où l'avant-garde prolétarienne va-t-elle mener la France ?»

Le diagnostic de l'Internationale Communiste est faux et funeste

La C.A.P. du Parti Socialiste a lancé en janvier un programme de *lutte pour le pouvoir, de destruction de l'armature de l'état bourgeois, d'instauration de la démocratie ouvrière et paysanne, d'expropriation des banques et des branches concentrées de l'industrie.* Pourtant, le parti jusqu'à maintenant n'a pas remué le petit doigt pour porter ce programme devant les masses. A son tour, le Parti Communiste se refuse bel et bien à se mettre sur la voie de la lutte pour le pouvoir. La cause? « La situation n'est pas révolutionnaire. »

La milice? L'armement des ouvriers? Le contrôle ouvrier? Un plan de nationalisation? Impossible ! « La situation n'est pas révolutionnaire ». Que peut-on faire? Lancer de grandes pétitions avec les cléricaux, s'exercer à l'éloquence creuse avec les radicaux et attendre. Jusqu'à quand ? Tant que la situation ne deviendra pas d'elle-même révolutionnaire. Les savants médecins de l'Internationale Communiste ont un thermomètre, qu'ils mettent sous l'aisselle de la vieille femme, qu'est l'histoire, et par ce moyen déterminent infailliblement la température révolutionnaire. Mais ils ne montrent leur thermomètre à personne.

Nous affirmons : le diagnostic de l'Internationale Communiste est radicalement faux. La situation est révolutionnaire autant qu'elle peut être révolutionnaire *avec la politique non-révolutionnaire* des partis ouvriers. Le plus exact est de dire que la situation est *pré-révolutionnaire.* Pour que cette situation mûrisse il faut une mobilisation immédiate, hardie et inlassable des masses sous les mots d'ordre de conquête du pouvoir au nom du socialisme. C'est à cette seule condition que la situation *pré-révolutionnaire* se changera en situation *révolutionnaire.* Dans le cas contraire, c'est-à-dire si on continue à piétiner sur place, la situation pré-révolutionnaire se changera infailliblement en situation contre-révolutionnaire et amènera la victoire du fascisme.

La phrase sacramentelle sur la « situation non-révolutionnaire » sert actuellement uniquement à bourrer le crâne aux ouvriers, à paralyser leur volonté et à délier les mains à l'ennemi de classe. Sous le couvert de pareilles phrases s'assemblent dans les sommets du prolétariat le conservatisme, la mollesse, l'étourderie, la lâcheté, et se prépare la catastrophe, comme en Allemagne.

La tâche et le but de ce travail

Dans les pages qui suivent, nous, bolcheviks-léninistes, nous soumettons le diagnostic et le pronostic de l'Internationale Communiste à une critique marxiste détaillée. A l'occasion, nous nous arrêterons sur les points de vue des divers chefs socialistes dans la mesure où cela sera nécessaire pour notre but fondamental : montrer la *fausseté radicale de la politique du Comité Central du Parti Communiste français.* Aux cris et aux injures des staliniste nous opposerons des faits et des arguments.

Nous ne nous bornerons pas, bien entendu, à une simple critique. Aux points de vue et aux mots d'ordre faux nous opposerons les idées et les méthodes créatrices de Marx et de Lénine.

Nous demandons au lecteur une attention concentrée. Il s'agit dans le sens le plus direct et le plus immédiat, de la tête du prolétariat français. Pas un seul ouvrier conscient n'a le droit de rester impassible devant ces questions, de la résolution desquelles dépend le sort de sa classe !

I

Comment se forme une situation révolutionnaire ?

La prémisse économique de la révolution socialiste

La première et la plus importante prémisse d'une situation révolutionnaire, c'est l'exacerbation intolérable des contradictions entre les forces productives et les formes de la propriété. *La nation cesse d'aller de l'avant.* L'arrêt dans le développement de la puissance économique et, encore plus, sa régression signifient que le système capitaliste de production s'est définitivement épuisé et doit céder la place au système socialiste.

La crise actuelle, qui embrasse tous les pays et rejette l'économie à des dizaines d'années en arrière, a définitivement poussé le système bourgeois jusqu'à l'absurde. Si à l'aurore du capitalisme des ouvriers affamés et ignorants ont brisé les machines, maintenant ceux qui détruisent les machines et les usines ce sont les capitalistes eux-mêmes. Avec le maintien ultérieur de la propriété privée des moyens de production, l'humanité est menacée de barbarie et de dégénérescence.

La base de la société, c'est son économie. Cette base est mûre pour le socialisme dans un double sens : la *technique* moderne a atteint un tel degré qu'elle pourrait assurer un bien-être élevé au peuple et à toute l'humanité; mais la *propriété capitaliste,* qui se survit, voue les peuples à une pauvreté et à des souffrances toujours plus grandes.

La prémisse fondamentale, économique, du socialisme existe depuis déjà longtemps. Mais le capitalisme ne disparaîtra pas de *lui-même* de la scène. Seule la classe ouvrière peut arracher les forces productives des mains des exploiteurs et des étrangleurs. L'histoire pose avec acuité cette tâche devant nous. Si le prolétariat se trouve pour telle ou telle raison incapable de renverser la bourgeoisie et de prendre le pouvoir, s'il est, par exemple, paralysé par ses propres partis et ses propres syndicats, le déclin de l'économie et de la civilisation se poursuivra, les calamités s'accroîtront, le désespoir et la prostration s'empareront des masses, le capitalisme — décrépit, pourrissant, vermoulu — étranglera toujours plus fort les peuples, en les entraînant dans l'abîme de nouvelles guerre. *Hors de la révolution socialiste, point de salut.*

Est-ce la dernière crise du capitalisme ou non ?

Le Presidium de l'Internationale Communiste essaya d'abord d'expliquer que la crise, commencée en 1929, était la dernière crise du capitalisme. Deux ans après, Staline déclara que la crise actuelle *n'est* « vraisemblablement » *pas* encore la *dernière.* Nous rencontrons aussi dans le camp socialiste la même tentative de prophétie : la dernière crise ou non ?

« Il est imprudent d'affirmer, écrit Blum dans le *Populaire* du 23 février, — que la crise actuelle est comme un spasme suprême du capitalisme, le dernier sursaut avant l'agonie et la décomposition. » C'est le même point de vue qu'a Grumbach, qui dit, le 26 février, à Mulhouse : « D'aucuns affirment que cette crise est passagère; les autres y voient la crise finale du système capitaliste. Nous n'osons pas encore nous prononcer définitivement. »

Dans cette façon de poser la question, il y a deux erreurs cardinales : premièrement, on mêle ensemble la *crise conjoncturelle* et la *crise historique de tout le système capitaliste;* secondement, on admet, qu'*indépendamment de l'activité consciente des classes,* une crise puisse *d'elle-même* être la « dernière » crise.

Sous la domination du capital industriel, à l'époque de la libre concurrence, les montées conjoncturelles dépassaient de loin les crises; les premières étaient la « règle », les secondes l'« exception ; le capitalisme dans son ensemble était en montée. Depuis la guerre, avec la domination du capital financier monopolisateur, les crises conjoncturelles surpassent de loin les ranimations; on peut dire que les crises sont devenues la règle, les montées l'exception; le développement économique dans son ensemble va vers le bas, et non vers le haut.

Néanmoins, des oscillations conjoncturelles sont inévitables et avec le capitalisme malade elles se perpétueront tant qu'existera le capitalisme. Et le capitalisme se perpétuera tant que la révolution prolétarienne ne l'aura pas achevé. Telle est la seule réponse correcte.

Fatalisme et Marxisme

Le révolutionnaire prolétarien doit avant tout comprendre que le *marxisme,* seule théorie scientifique de la révolution prolétarienne, n'a rien de commun avec l'attente fataliste de la « dernière » crise. Le marxisme est par son essence même une *direction pour l'action révolutionnaire.* Le marxisme n'ignore pas la volonté et le courage, mais les aide à trouver la voie juste.

Il n'y a aucune crise qui d'*elle-même* puisse être « mortelle » pour le capitalisme. Les oscillations de la conjoncture créent seulement une situation dans laquelle il sera plus facile ou plus difficile au prolétariat de renverser le capitalisme. Le passage de la société bourgeoise à la société socialiste présuppose l'activité de gens vivants, qui font leur propre histoire. Ils ne la font pas au hasard ni selon leur bon plaisir, mais sous l'influence de causes objectives déterminées. Cependant, leurs propres actions — leur initiative, leur audace, leur dévouement, ou au contraire, leur sottise et leur lâcheté — entrent comme des anneaux nécessaires dans la chaîne du développement historique.

Personne n'a numéroté les crises du capitalisme et n'a indiqué par avance laquelle d'entre elles serait la « dernière ». Mais toute notre époque et *surtout la crise actuelle dictent impérieusement au prolétariat : Prends le pouvoir !* Si, pourtant, le parti ouvrier, malgré des conditions favorables, se révèle incapable de mener le prolétariat à la conquête du pouvoir, la vie de la société continuera nécessairement sur les bases capitalistes — jusqu'à une nouvelle crise ou une nouvelle guerre, peut-être jusqu'au complet effondrement de la civilisation européenne.

La « dernière » crise et la « dernière » guerre

La guerre impérialiste de 1914-1918 représenta aussi une « crise » dans la marche du capitalisme, et bien la plus terrible de toutes les crises possibles. Dans aucun livre il ne fut prédit si cette guerre serait la *dernière* folie sanglante du capitalisme ou non. L'expérience de la Russie a montré que la guerre *pouvait* être la fin du capitalisme. En Allemagne et en Autriche le sort de la société bourgeoise dépendit entièrement en 1918 de la social-démocratie, mais ce parti se révéla être le domestique du capital. En Italie et en France, le prolétariat aurait pu à la fin de la guerre conquérir le pouvoir, mais il n'avait pas à sa tête un parti révolutionnaire. En un mot, si la Seconde Internationale n'avait pas trahi au moment de la guerre la cause du socialisme pour le patriotisme bourgeois, toute l'histoire de l'Europe et de l'humanité se présenterait maintenant tout autrement. Le passé, assurément, n'est pas réparable. Mais on peut et on doit apprendre les leçons du passé.

Le développement du fascisme est en soi le témoignage irréfutable du fait que la classe ouvrière a terriblement tardé à remplir la tâche posée depuis longtemps devant elle par le déclin du capitalisme.

La phrase : cette crise n'est pas encore la « dernière », ne peut avoir qu'un seul sens: malgré les leçons de la guerre et des convulsions de l'après-guerre, les partis ouvriers n'ont pas encore su préparer ni eux-mêmes, ni le prolétariat, à la prise du pouvoir, pis encore, les chefs de ces partis ne voient pas encore jusqu'à maintenant la tâche elle-même, en la faisant retomber d'eux-mêmes, du parti et de la classe sur le « développement historique ». Le fatalisme est une trahison théorique envers le marxism et la justification de la trahison politique envers le prolétariat, c'est-à-dire la préparation d'une nouvelle capitulation devant une nouvelle « dernière » guerre.

L'Internationale Communiste est passée sur les positions du fatalisme social-démocrate

Le fatalisme de la social-démocratie est un héritage de l'avant-guerre, quand le capitalisme grandissait presque sans cesse, que s'accroissait le nombre des ouvriers, qu'augmentait le nombre des membres du parti, des voix aux élections et des mandats. De cette montée automatique naquit peu à peu l'illusion réformiste qu'il suffit de continuer dans l'ancienne voie (propagande, élections, organisation) et la victoire viendra d'elle-même.

Certes, la guerre a détraqué l'automatisme du développement. Mais la guerre est un phénomène « exceptionnel ». Genève aidant, il n'y aura plus de nouvelle guerre, tout rentrera dans la normale, et l'automatisme du développement sera rétabli.

A la lumière de cette perspective, les paroles : « Ce n'est pas encore la dernière crise », doivent signifier : « Dans cinq ans, dans dix ans, dans vingt ans, nous aurons plus de voix et de mandats, alors, il faut l'espérer, nous prendrons le pouvoir. » (Voir les articles et discours de Paul Faure). Ce fatalisme optimiste, qui semblait convaincant il y a un quart de siècle, résonne aujourd'hui comme une voix d'outre-tombe. Radicalement fausse est l'idée qu'en allant vers la crise future le prolétariat deviendra infailliblement plus puissant que maintenant. Avec la putréfaction ultérieure inévitable du capitalisme le prolétariat ne croîtra pas et ne se renforcera pas, mais se décomposera, rendant toujours plus grande l'armée des chômeurs et des lumpen-prolétaires; la petite bourgeoisie entre temps se déclassera et tombera dans le désespoir. La perte de temps ouvre une perspective au fascisme, et non à la révolution prolétarienne.

Il est remarquable que l'Internationale Communiste aussi, bureaucratisée jusqu'à la moelle, a remplacé la théorie de l'action révolutionnaire par la religion du fatalisme. Il est impossible de lutter, car « il n'y a pas de situation révolutionnaire ». Mais une situation révolutionnaire ne tombe pas du ciel, elle se forme dans la lutte des classes. Le parti du prolétariat est le plus important facteur *politique* quant à la formation d'une situation révolutionnaire. Si ce parti tourne le dos aux tâches révolutionnaires, en endormant et en trompant les ouvriers pour jouer aux pétitions et pour fraterniser avec les radicaux, il doit alors se former non pas une situation révolutionnaire, mais une situation contre-révolutionnaire.

Comment la Bourgeoisie apprécie-t-elle la situation ?

Le *déclin du capitalisme,* avec le degré extraordinairement élevé des forces productives, est la prémisse économique de la révolution socialiste. Sur cette base se déroule la *lutte des classes.* Dans la lutte vive des classes se forme et mûrit une *situation révolutionnaire.*

Comment la *grande bourgeoisie,* maîtresse de la société contemporaine, apprécie-t-elle la situation actuelle, et comment agit-elle? Le 6 février 1934 ne fut inattendu que pour les organisations ouvrières et la petite bourgeoisie. Les centres du grand capital participaient depuis longtemps au complot, avec le but de substituer par la violence au parlementarisme le bonapartisme (régime « personnel »). Cela veut dire : les banques, les trusts, l'état-major, la grande presse jugeaient le danger de la révolution si proche et si immédiat qu'ils se dépêchèrent de s'y préparer par un « petit » coup d'Etat.

Deux conclusions importantes découlent de ce fait : 1) les capitalistes, dès avant 1934, jugeaient la situation comme révolutionnaire; 2) ils ne restèrent pas à attendre passivement le développement des événements, pour recourir à la dernière minute à une défense « légale », mais ils prirent eux-mêmes l'initiative, en faisant descendre leurs bandes dans la rue. La grande bourgeoisie a donné aux ouvriers une leçon inappréciable de stratégie de classe!

L'*Humanité* répète que le « front unique » a chassé Doumergue. Mais c'est, pour parler modérément, une fanfaronnade creuse. Au contraire, si le grand capital jugea possible et raisonnable de remplacer Doumergue par Flandin, c'est uniquement parce que le front unique, comme la bourgeoisie s'en est convaincue par l'expérience, ne représente pas encore un danger révolutionnaire immédiat. « Puisque les terribles chefs de l'Internationale Communiste, malgré la situation dans le pays, ne se préparent pas à la lutte, mais tremblent de peur, cela veut dire qu'on peut attendre pour passer au fascisme. Inutile de forcer les événements et de compromettre prématurément les radicaux, dont on peut encore avoir besoin. » C'est ce que disent les véritables maîtres de la situation. Ils maintiennent l'union nationale et ses décrets bonapartistes, ils mettent le Parlement sous la terreur, mais ils laissent se reposer Doumergue. Les

ADMINISTRATION

A dater de ce numéro de relancement, « La Vérité » reparaîtra hebdomadairement.

Cela représente pour nous un sacrifice considérable. Des camarades ont consenti de fortes amputations sur leurs salaires, pour réunir les premiers fonds d'une somme de départ de 10.000 francs qui nous est tout à fait indispensable pour réaliser notre projet de réparation hebdomadaire.

Au travail pour la souscripiton !
Que tous les amis de « La Vérité » nous aident à réunir le fonds de 10.000 francs !

Il nous sera impossible, en raison des trop gros frais que cela entraîne, de continuer la vente par les kiosques. Cela signifie que les camarades qui ne pourront acheter « La Vérité » dans les sections du P.S. doivent s'abonner.

Plus que jamais les abonnements nous sont indispensable !

Chaque lecteur doit devenir un abonné !
Intensifions les abonnements.
Le concours d'abonnements continuera !

Pour la vente dans la région parisienne, chaque groupe doit désigner d'urgence un responsable qui viendra prendre « La Vérité » tous les jeudi soir au local. Chaque secteur sera responsable, une fois par semaine, de l'expédition du journal.

La rédaction se réunira tous les vendredi soir au local, 7 heures.

Plusieurs manifestations sont prévues pour aider à réunir la somme de départ ci-dessus. La première sera une « Journée Internationale de souscription » pour « La Vérité ». Elle consistera en une vente d'insignes, de photos de militants, etc., au domicile de nos amis et sympathisants. Réservez le meilleur accueil à nos collecteurs.

Une Fête de « La Vérité » est également, dès maintenant, prévue pour le 17 mai. Tous les dons et concours pour cette Fête doivent se manifester.

Enfin, une sortie champêtre est envisagée pour le jour de la Pentecôte. Nous en reparlerons.